

JOUETS ET MYSTÈRES

Fantaisie en un acte, jouée pour la première fois, à NOHANT,
le 18 juin 1871.

PERSONNAGES

ANSELME.

HANS, marchand de jouet.

MARDOCHÉE, vieux juif.

PAYKUL.

ANGRAMANYOU, génie.

WILHELMINE, fille de
Hanz.

LA BARONNE.

CHARLOTTE, sa fille.

DOROTHÉE, servante.

LUNARIA, reine des pou-
pées.

Compagnes de Lunaria.

Esprit et Génies sous diverses
formes.

La scène se passe à Nuremberg, vers 1730.

La boutique d'un marchand de jouets, à Nuremberg. — Au premier plan, à gauche du spectateur, une vitrine avec jouets en étalage. — Au fond, la devanture vitrée avec porte au milieu; de chaque côté, une vitrine avec jouets. — A droite du spectateur, un escalier tournant montant au premier étage. Devant l'escalier, une table servie, avec deux couverts et deux chaises. Jouets pendus à la muraille. — Au fond; derrière la devanture de la boutique, la silhouette de la ville de Nuremberg sur un ciel de nuit claire.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, **HANS** et **WILHELMINE** sont au fond de la boutique; **ANSELME**, au premier plan près de la table, mettant le couvert; puis **DOROTHÉE**.

ANSELME.

C'était bien la peine d'avoir étudié deux ans à l'Université d'Heidelberg, pour venir ici à Nuremberg, chez M. Hanz, marchand de jouets, remplir les fonctions

de commis de boutique et de serviteur ! Il faut bien que ce soient l'attraction magnétique et l'amitié que j'éprouve pour mademoiselle Wilhelmine, la fille du patron, qui m'aient attiré et retenu ici. Elle a de si jolis yeux bleus en amande et de si beaux cheveux blonds ! Quand elle me regarde pour me donner un ordre, le cœur me bat si fort et le sang me bourdonne tellement dans les oreilles, que je n'entends pas un mot de ce qu'elle dit. Quand je ne la vois pas, je trouve un tas de jolies choses à lui dire. Dès qu'elle paraît, tout s'envole. Elle me fait peur et plaisir tout à la fois. Oh ! je n'oserai jamais lui dire que moi, le docteur Anselme, je me suis fait garçon de boutique et son serviteur !

DOROTHÉE, apportant le potage.

Voilà la soupe à la bière ! Eh bien, Anselme, qu'est-ce que vous faites là ? toujours à rêvasser ! au lieu d'avertir le patron et mademoiselle ? On dirait que vous n'osez pas leur parler... (A part.) Il est gentil tout plein ; mais il est niais ! Ah ! qu'il est niais ! (Elle va au fond.) Maître Hans, votre souper est servi.

Elle sort.

SCÈNE II

HANS et WILHELMINE, venant s'asseoir.

HANS.

Anselme ! mon garçon, voulez-vous tenir le comptoir pendant le souper ?

ANSELME.

Oui, monsieur Hans, avec plaisir.

HANS.

Ne m'appellez donc pas toujours monsieur ; je ne suis pas un bourgeois, mais bien un artisan, autrefois

ouvrier en jouets, aujourd'hui marchand, commerçant ; appelez-moi maître Hans... je ne suis pas fier, et s'il n'y avait pas tant de clientèle à contenter à la veille de Noël, je vous dirais : Asseyez-vous là et mangez avec nous.

ANSELME.

Oh ! maître Hans, je sais que je ne dois pas...

WILHELMINE.

Dimanche, nous fermerons le magasin, et nous irons nous promener à la campagne. Vous viendrez avec nous, Anselme, et nous dînerons tous ensemble à l'auberge de la « Pipe couronnée ».

ANSELME.

Oh ! mademoiselle !... c'est trop d'honneur. Je ne sais... (A part.) Je ne trouve rien à lui dire... je suis comme paralysé...

Il va au fond.

HANS.

C'est un bon jeune homme que cet Anselme.

WILHELMINE.

Depuis deux mois qu'il est ici, il a toujours montré un caractère doux et soumis.

HANS.

Et puis, il est instruit ; il parle poliment à la clientèle. Donne-moi encore de la soupe... Bien... Et comme il n'est pas vilain garçon, les mamans et les petites filles s'adressent plus volontiers à lui qu'à moi, un vieux laid.

WILHELMINE.

Il me paraît bien timide !

HANS.

C'est de son âge.

SCÈNE III

LA BARONNE et CHARLOTTE, entrant.

LA BARONNE.

Bonsoir, monsieur Anselme ; avez-vous quelque jouet nouveau pour ma petite fille ? Charlotte, regarde si quelque chose te plaît.

CHARLOTTE.

Ah ! maman, je veux bien tout ce qu'il y a ici.

LA BARONNE.

Tout, c'est trop ! Monsieur Anselme, choisissez-moi quelque chose ; vous avez du goût...

ANSELME.

Madame, je ne sais trop : un ménage... une belle poupée à ressorts...

CHARLOTTE.

J'en ai déjà quinze ; je voudrais... un chasseur, pour le marier avec ma grande poupée.

ANSELME, lui présentant un jouet.

Voilà, ma petite demoiselle...

CHARLOTTE.

Il n'est pas joli, ce monsieur-là, il n'est pas à la mode, il n'a pas de queue.

ANSELME.

Il l'a perdue à la bataille.

LA BARONNE.

Charlotte ! mieux vaut ce petit militaire ; il est joli, il ressemble à M. Anselme.

ANSELME.

Ah ! madame, il est mieux que moi.

LA BARONNE.

Combien ?

ANSELME.

Six thalers.

LA BARONNE.

Les voici ! Ce jouet m'embarrasserait ; je vous le laisse. Apportez-le chez moi, ce soir.

WILHELMINE.

Anselme ! venez donc ; donnez-moi une assiette.

ANSELME.

Oui, mademoiselle.

WILHELMINE.

Qu'est-ce que cette dame vous disait ?

ANSELME.

De lui porter un militaire en bois à domicile.

WILHELMINE.

Vous n'êtes point ici pour faire les courses. (À la baronne.) Madame, je vous enverrai le paquet par ma cuisinière.

LA BARONNE.

Je l'emporterai bien moi-même. Bonsoir !

Elle prend le jouet et sort.

SCÈNE IV

LE FILS DU CONSEILLER PAYKUL, entrant.

PAYKUL.

Echanté, monsieur Hans, de vous rencontrer...

HANS, se levant.

Ah! c'est M. Paykul, le fils du conseiller.

ANSELME, à part.

Encore ce jeune mirliflor! Il vient bien souvent depuis quelque temps,

PAYKUL.

Mademoiselle Wilhelmine, vous m'avez manifesté l'autre jour le désir d'aller à la comédie, et je me suis procuré des billets d'entrée pour ce soir.

WILHELMINE.

Ah! vous êtes bien aimable, monsieur Paykul!

PAYKUL.

Mademoiselle, du moment que vous êtes contente, je suis payé de mes peines.

ANSELME, à part.

Voilà ce que je ne saurai jamais dire. C'est égal, il m'ennuie, ce monsieur.

WILHELMINE.

Alors, nous irons ce soir... Mon papa, dépêchons-nous de souper.

HANS.

Oui, dépêchons-nous, pour ne pas faire attendre M. Paykul.

PAYKUL.

Je vous laisse, et j'aurai l'honneur de revenir vous prendre avec ma voiture.

HANS.

Vous êtes trop aimable, nous irons bien à pied.

PAYKUL.

Non pas! non pas! à tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins PAYKUL.

HANS, se rassurant.

Wilhelmine, as-tu encore de la soupe ?

WILHELMINE.

Non, mon père. (Appelant.) Dorothee !

DOROTHÉE, apportant un plat.

Voici, mademoiselle.

HANS.

Qu'apportez-vous là, jeune cuisinière ?

DOROTHÉE.

De la choucroute avec des saucisses de Francfort
faites chez le charcutier du coin.

HANS.

C'est parfait !

DOROTHÉE.

Vous n'avez guère laissé de soupe.

HANS.

C'est ta faute ; il ne fallait pas la faire si bonne. Tu
en feras d'autre pour toi et Anselme.

Elle sort.

SCÈNE VI

MARDOCHÉE, entrant par le fond avec un panier.

MARDOCHÉE, avec un accent juif prononcé.

Voulez-vous des petites poupées, de jolies petites
poupées ?

ANSELME.

Nous en avons déjà...

MARDOCHÉE.

Vous n'en avez pas de si jolies ; voyez-les ! Achetez mes petites poupées !

ANSELME.

Elles sont très bien, je ne dis pas le contraire ; mais je ne suis pas le patron.

MARDOCHÉE.

Et où est-il, le patron ? Ah ! le voilà ! Bonsoir, monsieur Hans, achetez mes petites poupées.

HANS.

Ah ! c'est vous, père Mardochée ! Qu'est-ce que vous m'apportez ? encore quelque drogue ?

MARDOCHÉE.

Appelez-vous drogues ces jolies petites femmes ? Regardez, ouvrez les yeux, mettez vos lunettes ; c'est vivant, des objets d'art ! Vous êtes un connaisseur, monsieur Hans ! Achetez-les !

HANS.

Je ne dis pas qu'elles soient mal ; mais ce n'est pas vous qui travaillez si bien que ça.

MARDOCHÉE.

Bien sûr, non, ça n'est pas moi !

HANS.

Combien la douzaine ?

MARDOCHÉE.

Je n'en ai que sept, et je les vends un thaler la pièce.

HANS.

C'est trop cher!... D'ailleurs, j'ai déjà assez de cet article-là.

MARDOCHÉE.

Pas soigné comme ça. Et combien voulez-vous les payer?

HANS.

Trois thalers le tout.

MARDOCHÉE.

Prenez-les donc! (Avec un soupir.) Mais c'est bien parce que c'est vous et que j'ai besoin d'argent...

HANS.

Voici votre compte... Et d'où viennent-elles, ces petites poupées?

MARDOCHÉE, ironique.

Je vas vous le dire tout de suite... De la lune!

ANSELME.

De la lune!

HANS.

Allons! vieux farceur, vous ne voulez pas me dire le nom du fabricant?

MARDOCHÉE.

Bien le bonsoir, monsieur Hans et la compagnie.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MARDOCHÉE.

HANS.

Où diable ce vieux grapilleur a-t-il trouvé ces poupées? Il n'y a pas un ouvrier à Nuremberg pour travailler aussi finement. En quoi sont-elles? en porcelaine? Non! en albâtre!

WILHELMINE.

On dirait des petites femmes pétrifiées.

HANS.

Je ne les ai pas payées trop cher. Tu les coteras trois thalers pièce. Mais je pourrais les avoir à meilleur marché en m'adressant directement à l'ouvrier. Mon chapeau, ma canne, mes galoches... Vite !

WILHELMINE.

Où voulez-vous aller ?

HANS.

Le juif n'est pas loin, je vais le guetter, le suivre, savoir où il va... et...

WILHELMINE.

Mais la comédie, papa !...

HANS.

C'est juste ! Il ne faut pas manquer de parole à M. Paykul. Le juif reviendra bien demain avec d'autres poupées et je tâcherai de savoir l'adresse de l'ouvrier... (A Anselme.) Range toutes ces petites personnes dans la vitrine. (On entend le roulement d'une voiture. — A Wilhelmine.) Allons, viens... j'entends le carrosse de M. le conseiller...

Ils sortent.

SCÈNE VIII

ANSELME et DOROTHÉE.

DOROTHÉE, entrant avec un plat.

Maintenant, monsieur Anselme, nous allons souper tranquillement tous les deux. Je vous ai fait une bonne choucroute et j'ai tiré de la bière à la grosse barrique. Asseyons-nous.

Ils mangent

ANSELME.

Vous avez tort, Dorothée, de boire la bière du patron.

DOROTHÉE.

Des scrupules ! Bah ! il ne s'en apercevra pas ! Dites donc, nous sommes là en tête à tête, comme mari et femme. Et quand on pense que ça pourrait être, pourtant !... et que nous pourrions avoir, nous aussi, un magasin de jouets ou de ferblanterie avec une douzaine de petits bambins.

ANSELME.

Une douzaine !...

DOROTHÉE.

Oui, c'est assez ! Et le dimanche nous irions nous promener en bateau. (Un bruit se fait entendre. — Elle crie.) Ah ! avez-vous entendu ?

ANSELME.

Oui, c'est un joujou qui a craqué.

DOROTHÉE, se serrant près d'Anselme.

Ah ! que j'ai eu peur !

ANSELME.

Dorothée ! ne me poussez pas tant que ça ; vous m'empêchez de manger.

DOROTHÉE, à part.

Il est bien sot ! (haut.) Je me range. Dites donc, est-ce que vous n'avez pas envie de danser ? La mère Gertrude, notre voisine, donne un bal. J'irais bien, moi ! avec vous !

ANSELME.

Et le magasin, qui est-ce qui le garderait ?

DOROTHÉE.

Est-ce que vous croyez que ces chevaux de bois, ces ballons, ces ménages, ces poupées puissent tenter les voleurs ? Nous fermerions bien la porte...

ANSELME.

Ça ne se peut pas, Dorothée!

DOROTHÉE.

Si vous ne voulez pas me faire ce plaisir, c'est que vous n'avez pas d'amitié pour moi.

ANSELME.

Oh ! je vous aime bien... en tant que cuisinière. Mais ça ne va pas jusqu'à me faire oublier mon devoir.

DOROTHÉE.

Oui, oui, mon bel ami, je sais où le bât vous blesse... Mais vous avez beau regarder mademoiselle Hans avec des yeux de carpe pâmée, elle n'est pas pour votre nez... Son mariage est décidé.

ANSELME.

Elle va se marier?... Avec qui?... avec M. Paykul, peut-être?...

DOROTHÉE.

Ça se pourrait bien ! Bonsoir, je vais chez la mère Gertrude : si vous venez m'y retrouver, je vous apprendrai bien des choses que vous ne savez pas...

Elle sort.

SCÈNE IX

ANSELME, seul.

Elle n'est pas contente ! Elle parle par méchanceté. Non, Wilhelmine ne peut pas épouser le fils d'un conseiller. Elle, une marchande !... Mais un rocher inaccessible pour moi, une muraille de diamant !... Voyons !... il faut ranger ces poupées !... (il les regarde.)

C'est vrai qu'elles ont l'air de petites personnes, comme le remarquait mademoiselle Wilhelmine. Sont-elles jolies ! elles sont plus jolies que Dorothée, et même que Wilhelmine. Ce vieux juif a dit qu'elles venaient de la lune... ce n'est pas impossible : la lune étant beaucoup plus petite que la terre, ses habitants sont, par conséquent, beaucoup plus petits que nous... Mais il n'y a donc que des femmes dans la lune ? — Si cela est, nous devrions les entendre jacasser d'ici ! — Que celle-ci est belle ! elle a de vrais cheveux, de vrais cils... quelle jolie taille !... Ce qui est singulier, c'est qu'elles ont toutes les yeux fermés. Elles dorment, bien sûr. Je vais leur faire un beau lit de coton blanc et les ranger les unes à côté des autres... et puis leur mettre un beau petit couvre-pied ouaté, pour qu'elles n'aient pas froid... Voilà, mesdames !... Quant à celle-ci, ce doit être leur reine... j'ai là un petit lit en or, avec des rideaux de gaze rose. Elle y sera très bien... Voilà la couverture faite ! Madame la reine, veuillez vous coucher... je vais vous border... On dirait qu'elle sourit .. c'est qu'elle est contente. Faut-il vous raconter une histoire pour vous endormir ?... Que je suis bête !... elle dort bien trop ! Est-ce dommage qu'elle soit si petite !... Madame la reine, je vous souhaite le bonsoir... dormez bien... faites de jolis rêves. Vous êtes si jolie que je vous demande la permission de vous embrasser. (Il embrasse la poupée.) C'est singulier ! il m'a semblé qu'elle avait la peau moite ! Mais elle ouvre les yeux !... Elle remue les lèvres ! (Il prend un flambeau et l'approche de la poupée.) Que je suis sot ! C'est le tremblement de la lumière ! Bonsoir, madame la reine des lunatiques. (Dix heures sonnent.) Déjà dix heures ! Et Wilhelmine qui ne rentre pas ! Est-ce qu'elle prendrait plaisir dans la compagnie de ce M. Paykul ? Il est bien laid !... Pourquoi Dorothée m'a-t-elle dit qu'elle m'apprendrait bien des

choses que je ne sais pas?... Si j'allais la retrouver? Elle me parlerait de Wilhelmine. Je saurais... Mais non!... qu'elle garde ses secrets, des méchancetés, bien sûr! J'attendrai M. et mademoiselle Hans, là, sur cette chaise.

Il s'assied et s'en va.

SCÈNE X

Musique douce allant en *crescendo*. La lune se lève et monte dans le ciel. — La reine des poupées s'éveille.

LA REINE.

Un souffle embrasé a passé sur moi... De douces paroles ont charmé mon oreille. Un baiser énorme a effleuré ma joue... Mes sens me sont rendus. Je reviens à la vie!... Mes sœurs, mes compagnes, éveillez-vous, secouez l'engourdissement! Que l'enchantement se dissipe!

LES POUPÉES, en chœur.

Qui nous a conduites ici?

LA REINE.

Qui? je l'ignore! Mais celui qui nous a rendu la vie, je le sais : c'est l'être qui repose là.

Elle va vers Anselme.

LES POUPÉES.

Ah! qu'il est gros et grand!

LA REINE.

Ne craignez rien! Il est doux et bon; je vais l'éveiller, et il nous aidera à sortir d'ici

Elle grimpe sur Anselme.

LES POUPÉES.

Quel courage! quelle audace!

LA REINE.

Son nez est un antre profond d'où sort un vent semblable à l'aquilon. Son oreille est comme la gueule d'un cratère ! (A Anselme.) Gros habitant de la terre, éveille-toi !

ANSELME, s'éveillant.

Hein ? qu'est-ce que c'est ? une souris ?...

LA REINE.

Non, je suis Lunaria.

ANSELME.

Ah ! la reine des poupées ! Et toutes les autres petites là-bas ? Vous n'étiez donc pas bien couchées ?

LA REINE.

Si fait, et je te remercie des soins que tu as eus pour moi et mes compagnes ; mais, puisque tu as commencé à nous aider, il faut que tu ailles jusqu'au bout : il faut que tu nous délivres.

ANSELME.

Vous délivrer ! Et de quoi, mesdames ?

LA REINE.

Comment t'appelles-tu, et que fais-tu ?

ANSELME.

Je m'appelle Anselme ; je garde et je vends les poupées en l'absence du maître.

LA REINE.

Eh bien, puisque tu es notre gardien, tu te laisseras fléchir, et tu ne nous vendras pas comme de vils esclaves. Tu auras pitié de moi et de mes compagnes... Tu nous aideras à retourner dans la lune.

ANSELME.

Dans la lune ? En arrivez-vous réellement ?

LA REINE.

Sans aucun doute.

ANSELME.

Et comment ? Il n'y a pas de moyen de communication entre la terre et la lune.

LA REINE.

Pour vous autres terriens, peut-être. Votre intelligence, vos sens, votre savoir sont encore trop obtus. Mais nous autres, lunariennes, nous avons trouvé les moyens de voguer dans l'air autour de notre globe. Écoute ce qui nous est arrivé. J'avais projeté, avec une centaine de mes compagnes, d'aller rendre visite à une reine de mes amies, qui demeure dans le cratère du plus haut volcan de la lune. Faire l'ascension des montagnes chez nous est long et pénible, le chemin de l'air est bien plus aisé. Je frétai donc quelques nefs aériennes ; mais notre flottille s'éleva un peu plus haut que d'habitude, sans que nous y prissions garde. Bientôt, nous fûmes entraînés par un violent courant contraire. Nous nous élevâmes plus haut pour ne pas chavirer ; mais la tourmente nous entraîna si haut, si haut, que nous entrâmes dans le courant terrestre qui nous emporta sur votre globe. Nous avons dû échouer non loin d'ici. Mais Angramanyou, le génie des feux souterrains, jaloux de notre présence sur son globe, a dispersé notre flotte aérienne comme nous touchions terre. Les unes se sont cassées en tombant sur le sol, les autres se sont noyées en tombant dans les profondeurs de la mer. Enfin, de toutes mes compagnes, je n'en retrouve que six intactes, et encore... Celle-ci n'a plus de pieds, et celle-là a perdu ses mains.

ANSELME.

Pardon, madame, mais vous parlez toujours de vos compagnes... Vous n'avez donc pas de compagnons chez vous ?

LA REINE.

Non, nous sommes toutes demoiselles.

ANSELME.

Mais alors, comment s'opère la reproduction de l'espèce lunarienne ?

LA REINE.

Par bouture.

ANSELME.

Par bouture ? Je ne comprends pas.

LA REINE.

C'est bien simple. Quand on éprouve le besoin d'une amie, on se casse une dent, on la plante, on l'arrose avec certaine préparation ; elle prend racine, pousse, et on l'arrache quand elle est devenue une personne douée de raison. Du reste, les dents ne sont faites que pour ça.

ANSELME.

Eh bien, et manger ?

LA REINE.

Manger ? A mon tour de ne pas comprendre...

ANSELME.

Pour vivre, il faut manger. Comment vivez-vous ?

LA REINE.

Mais comme vous, je présume : en respirant des odeurs... (Nonflements de tam-tam. Un bruit sourd se fait entendre.) Ah ! c'est le vent souterrain qui annonce l'arrivée de notre ennemi.

LES POUPÉES, courant épouvantées et criant ensemble.

Où nous cacher ?... Reine ! sauve-nous du terrible Angramanyou !...

LA REINE.

Venez ici, mes compagnes ! Anselme, cache-les !

ANSELME.

Venez, venez, petites peureuses! Cachez-vous dans mes poches... Et vous, madame la reine, voici une jolie place bien chaude, sur mon cœur, dans mon gilet.

Toutes se glissent dans les poches d'Anselme et disparaissent.
Flammes au milieu du théâtre; coups de tam-tam.

SCÈNE XI

ANGRAMANYOU, apparaissant.

ANSELME.

Je ne croyais pas à l'existence des génies souterrains, et pourtant, celui-ci n'a rien d'humain... Voyons! voyons! je ne rêve pas!... Rappelons ma raison qui semble vouloir s'envoler... (Au génie.) Monsieur, votre plaisanterie est mauvaise! D'abord, elle est connue; c'est toujours comme ça que le diable apparaît au théâtre. Et comme vous ne pouvez pas être messer Satan, dont nous avons fait justice depuis longtemps en Allemagne, vous n'êtes qu'un mauvais farceur qui risquez fort de mettre le feu à la maison de M. Hans. Rentrez dans la cave, s'il vous plaît, et refermez la trappe sur vous, ou, aussi vrai que je m'appelle Anselme, je vous flanque une volée de coups de manche à balai dont vous vous souviendrez!

LE GÉNIE.

Mortel! je n'ai pas affaire à toi... Modère-toi; ne sois pas si prompt à la colère... Réfléchis avant de t'adresser au père du feu. Au lieu de m'adresser des injures, tu devrais te prosterner devant moi et me remercier du bien que je te fais tous les jours.

ANSELME.

Et comment ça, abominable farceur?

LE GÉNIE.

Crois-tu que, sans moi, le feu souterrain, ta mère la terre ne serait pas morte depuis longtemps ?

ANSELME.

C'est-à-dire que vous lui rongez les entrailles incessamment, et que vous faites tout ce que vous pouvez pour lui fissurer la peau. Sans les trente-deux atmosphères qui la maintiennent et vous empêchent de prendre vos ébats, vous nous enverriez tous sauter dans l'espace. Éclater : voilà votre but !

LE GÉNIE.

Tes propos me surprennent. Vraiment, l'homme commence à raisonner et à savoir autant que nous autres.

ANSELME.

Bientôt il sera ton maître. La force intellectuelle l'emportera sur la force brutale. L'esprit vaincra la matière !

LE GÉNIE.

Fils du singe ! fais un pas en arrière pour savoir d'où tu viens.

ANSELME.

Fils du feu ! je ne veux point ergoter avec toi ! tu m'ennuies. Je vais te renvoyer dans ton noyau central avec... un baquet d'eau sur la tête.

LE GÉNIE.

De l'eau ! je ne l'aime pas. Non, ne fais pas cela ! Je vais m'en aller ; mais j'ai une grâce à te demander.

ANSELME.

Être inconscient, parle vite et va-t'en ! Ta chaleur commence à faire fendre les boiseries.

LE GÉNIE.

Des êtres qui ne sont point de ma planète sont descendus sur la terre...

ANSELME.

Qu'est-ce que cela peut te faire ?

LE GÉNIE.

Je crains l'union de leur intelligence lunaire avec celle du terrien. Si tu n'avais pas déjà été en communication avec eux, tu ne me parlerais pas si hardiment.

ANSELME.

Et que veux-tu faire de ces lunariennes ?

LE GÉNIE.

Détruire ce qu'il en reste sur la terre.

ANSELME.

Et quand tu les auras, tu t'en iras ?

LE GÉNIE.

Oui.

ANSELME, à part.

Il est bête ! Jouons au plus fin. (Haut.) Eh bien ! je vais te livrer celles que j'ai en mon pouvoir... car, aussi bien, ces petits êtres, avec leurs billevesées, me rendraient lunatique.

LE GÉNIE.

C'est certain ; l'esprit humain doit rester dans une douce obscurité. La médiocrité, mon cher, il n'y a que ça !

ANSELME, allant chercher un paquet de bonshommes en carton, pendu au mur.

Tiens ! prends-les ; je te les livre.

LE GÉNIE.

Que ces lunariens soient détruits ! A la fournaise !
(Il les jette dans les flammes qui sortent du plancher.) Et vous, esprits errants des ténèbres, larves et marouts, prenez toute forme à votre convenance ! Veillez autour de ce terrien, et guettez tout lunarien qui s'en approchera. Qu'ils soient détruits ! qu'ils soient rendus au néant !

ANSELME.

Néant !... Un mot qui n'a pas de sens. Décidément, Angramanyou, tu n'es pas fort !

LE GÉNIE.

Mon nom !... Il sait mon nom !... Adieu !...

Il disparaît. Flammes et tam-tam.

SCÈNE XII

ANSELME.

Tu n'es pas bien élevé non plus, car tu ne m'as pas seulement dit merci. (Aux poupées.) Mesdames, prenez un peu d'air ; revenez de votre frayeur.

LA REINE, à ses compagnes.

Remercions Anselme pour nous avoir sauvées.

On entend une musique douce ; les poupées dansent, et donnent un ballet à Anselme qui, peu à peu, se met à danser avec elles. Musique. Des araignées monstrueuses descendent du plafond.

LES POUPÉES, épouvantées, s'enfuyant de tous côtés en criant.

Les monstres ! les monstres !

La reine grimpe après Anselme, qui la met dans sa poche et se tient à l'écart.

CHŒUR DES ARAIGNÉES.

Filles de la nuit et de la poussière, tendons nos fils, mes sœurs ! Partout des fils, des fils, à nous les mouches, les mouches aux ailes d'or, à nous les petites

habitantes de l'air, à nous les poupées de la lune!...
Mangeons-les! mangeons-les! mangeons-les!

Quelques petites poupées sont prises et emportées par les araignées.

ANSELME, courant à leur secours.

Un plumeau! une tête de loup! un balai!... Si j'évoquais les esprits, moi aussi? Ce n'est pas impossible à l'intelligence humaine, Swedenborg l'a dit. « A moi les médiums, à moi les esprits de la lumière, de l'ordre et de la logique! je suis évocateur! » Venez, esprits errants de la nature et de la civilisation! venez revêtir vos formes primordiales! chassez les monstres fils de l'ignorance et des ténèbres!...

On entend dans l'air : « Nous voilà! nous voilà! nous voilà! »

SCÈNE XIII

CHŒUR DES ARAIGNÉES.

Dépêchons-nous, mes sœurs, enlevons, mangeons, dévorons les filles de la lune! Voici l'ennemi, alerte!...
Haine aux balais! mort aux têtes de loup!

Elles grimpent.

CHŒUR DES BALAIS.

Oui, nous sommes les balais, amis de la propreté, amis de l'ordre, amis de tout ce qui luit, reluit, brille et scintille! oui, nous sommes les balais!

LE BALAI.

Je cours, je vais, je viens sur les tapis moelleux, sous les meubles. Comme la mouette cendrée sur les vagues écumeuses ou le noir dauphin parmi les flots argentés, je chasse devant moi les mites, les teignes et les larves nocturnes, invisibles agents de la grande dévastation de la nature.

LE CHŒUR.

Oui, nous sommes les balais, amis de la propreté, amis de l'ordre, amis de tout ce qui luit, reluit, brille et scintille! Oui, nous sommes les balais!

LA TÊTE DE LOUP.

Hirsute hérissée et terrible comme le sanglier aux soies rudes, je veille dans la demeure des hommes et, de mon antre obscur, je m'élance hardiment vers les corniches où je fouille et farfouille avec ardeur les coins et recoins. Je surprends dans son repaire, je chasse ou j'écrase sans pitié l'araignée nocturne, emblème de la rapacité, de l'égoïsme et du désordre.

LE CHŒUR.

Oui, nous sommes les balais, amis de la propreté, amis de l'ordre, amis de tout ce qui luit, reluit, brille et scintille! Oui, nous sommes les balais!

LE PLUMEAU.

Partie intégrante du coq matinal, moi, le plumeau, semblable à l'hirondelle qui fend l'air de son vol rapide, je disperse les atomes et les molécules impalpables, qui, sans moi, envelopperaient le globe terrestre et l'humanité d'un linceul de poussière.

LE CHŒUR.

Oui, nous sommes les balais, amis de la propreté, amis de l'ordre, amis de tout ce qui luit, reluit, brille et scintille! Oui, nous sommes les balais!

LA BROSSE DE TABLE.

Alors que, dans un festin immense, les grands de la terre réunis voient monter vers le ciel le fumet des viandes succulentes et repaissent leur odorat du parfum des fruits de la chaste Pomone, je viens discrète-

ment, recourbée comme un arc et légère comme une flèche, me jouer sur la blanche nappe en faisant disparaître les miettes du froment le plus pur.

LE CHŒUR.

Oui, nous sommes les balais, amis de la propreté, amis de l'ordre, amis de tout ce qui luit, reluit, brille et scintille! Oui, nous sommes les balais!

Ils balaient, époussetaient avec frénésie.

ANSELME.

Que ces balais sont pédants! Allons, mes amis! en avant!... Voici l'ennemi!

SCÈNE XIV

Un gros de ballons avance.

CHŒUR DES BALLONS.

Avançons en bon ordre, mes frères! Nous sommes gonflés d'air et d'orgueil; mais nous sommes forts. Notre ventre élastique ne craint point les coups... Au contraire, plus on nous frappe, plus nous sommes battus, plus nous sommes glorieux!... Avançons, frères! avançons! Vent et fumée! coups et contre-coups, bonds et rebonds... telle est notre devise!...

Combat entre les balais et les ballons. — Les balais, lassés de frapper, tombent épuisés.

ANSELME.

Courage! bons balais... Vous laisserez-vous vaincre par des ennemis gonflés de vent?

LA REINE, sortant de la poche d'Anselme.

Anselme! Anselme! les mauvais esprits l'emportent!... jetez-vous dans la mêlée, frappez-les, dispersez-les!

Elle rentre dans la poche d'Anselme.

ANSELME.

Ne craignez rien ! ne bougez pas. (Il se jette sur les ballons.)
Arrière, larves, gnomes, farfadets, esprits malfaisants.

Il se bat contre les ballons furieux, qui reviennent toujours à la charge. — Les balais, drapeau en tête, reprennent l'offensive ; les ballons chassés disparaissent ; les balais les poursuivent. Ils sortent tous.

SCÈNE XV

LA REINE, sortant de la poche d'Anselme.

Mes femmes, mes compagnes, où sont-elles?... Horreur ! me voilà seule !

ANSELME.

Non, tu n'es pas seule, car je suis là, moi ! Je ne t'abandonnerai pas, pauvre petite créature ; je ne te quitterai pas !

LA REINE.

Oh ! ce que tu me dis me console un peu... Mais je ne puis rester sur cette terre : il faut que tu m'aides à retrouver ma nef !

ANSELME.

Pourquoi ? Voudrais-tu me quitter, moi qui t'ai sauvée?... Oh ! tu me fais bien de la peine... Reste ! tu seras mon amie, ma compagne... Écoute-moi, Lunaria!...

LA REINE.

Moi, ta compagne ? Je suis bien trop petite !

ANSELME.

Trop petite ! trop petite !... c'est vrai ; mais en vivant sur la terre, tu grandiras : je t'apprendrai à manger, à boire ; je te servirai, j'aurai bien soin de toi ! car j'ai pour toi une amitié immense, sans bornes. Est-ce que tu ne me comprends pas?... Tu ne dis plus rien ! Serais-tu devenue muette?... Qu'as-tu ? Il me semble que tu

as déjà grandi... tu es encore plus belle... Oh! ma chère petite compagne! je t'aime en à perdre la raison... Ne me quitte pas!... Eh bien, si tu veux t'en aller, je te suivrai; j'irai avec toi dans la lune, dans les étoiles... Mais dis-moi que tu veux bien de moi pour ton ami... Consens à être ma compagne pour toute la vie.

La poupée, qui a grandi petit à petit pendant la tirade précédente, devient Wilhelmine.

SCÈNE XVI

WILHELMINE.

Anselme! Anselme! ne vous désespérez pas! Moi aussi, j'ai beaucoup d'amitié pour vous, croyez-le bien, et si vous m'aviez parlé plus tôt...

ANSELME.

Wilhelmine! c'est toi! toi que j'aime! Pardonnez-moi, mademoiselle Hans, je ne sais plus ce que je dis.

WILHELMINE.

Mais vous parlez bien, vous dites les plus jolies choses que j'aie jamais entendues, mon ami. Continuez!

ANSELME.

Votre ami?... Ah! chère bien-aimée! mais je rêve : tout cela n'est pas possible. Lunaria? la petite fée? la poupée?

WILHELMINE.

La voilà là-bas, couchée dans un lit d'or et de gaze rose... C'est vous qui l'avez mise là?

ANSELME.

Oui... je ne sais plus... mais je vous demande une grâce... ne la vendez pas... Sans elle, je n'aurais jamais eu le courage de vous dire que je vous aime!

WILHELMINE.

Je vous le promets, je la mettrai sous le globe de ma pendule, pour que, chaque fois que vous la verrez, vous me disiez encore : « Wilhelmine, je vous aime! »

ANSELME.

Je vous le dirai toute ma vie!

Il lui baise les mains.

HANS, entrant.

Eh bien! eh bien! Qu'est-ce que cela veut dire?

WILHELMINE.

Mon père, c'est Anselme qui me demande si je veux être sa femme... Je ne sais trop que lui répondre sans votre permission...

HANS.

Eh bien, il faut lui répondre... oui!

ANSELME, se jetant au cou de Hans.

Ah! maître Hans!...

Rideau.